

## L'envers d'un décor

Le tsar prend du bon temps et son entourage est à la fête. Mais dans le pays, pleurs et lamentations accompagnent l'annonce de la fondation de Saint-Pétersbourg.

À l'automne 1703, 20 000 pauvres bougres sont déjà à l'ouvrage, mais les choses vont encore trop lentement et Pierre I<sup>er</sup> le Grand exige que 40 000 travailleurs soient employés à l'année. Les terrassiers de tout l'Empire russe sont réquisitionnés sur les berges de la Neva pour deux mois minimum. Ils se mettent au travail dès l'aube et ne s'arrêtent qu'avec le coucher du soleil. Mais avec les longues journées d'été, n'est-ce-pas... on meurt de faim et d'épuisement, les nouveaux venus comblent les effectifs. On parle de 60 000, 80 000, et même 100 000 décès au total. Personne n'a vraiment compté. Beaucoup désertent les chantiers ou s'évaporent sur les routes qui les mènent à la future capitale, si bien qu'un tiers du total prévu manque à l'appel. Alors, à ses pauvres hères venus de toutes les régions de la mère patrie, on décide de mettre les fers.

Des déserteurs viennent aussi renforcer leurs rangs, ainsi que des Suédois prisonniers de guerre. La ville aurait été bâtie sur les ossements de tous ces forçats, de bandits, de malfrats, et leurs âmes errantes ne seraient pas pour rien dans les méfaits qui s'y produisent deux cents ans plus tard. Saint-Pétersbourg n'aurait pas été purifiée, on ne l'aurait pas assainie.

Brigands et criminels ne manquent pas à cette époque, et contrairement à ce qu'on pense, ils ne sont pas toujours issus des couches miséreuses de la population. Hormis les serfs en rébellion, les maraudeurs en quête de rapine ou les voyous qui cherchent un coup à faire, on trouve de vrais professionnels, des gens bien-nés à la mine altière.

À Moscou en 1694, la bande des frères Scheremetev, le duc Ivan Okhtomski, Lev et Grigory Polzykovi, ainsi que Léonce Chenchini s'introduisent le jour dans les maisons dans lesquelles tous ces messieurs de sang noble volent et tuent si nécessaire. Mais quand ils finissent par être appréhendés par les policiers, leur statut et leur « caste » les protègent. On ne les a pas condamnés pas comme on l'aurait fait avec de simples « vilains », les frères Scheremetev écopent d'un sursis et d'une amende à payer, et leur oncle, le boyard Pierre Scheremetev, se porte garant pour eux à l'avenir. Mais, tout de même, car nous sommes au XVII<sup>e</sup> siècle, on leur coupera la langue.

Les fonctionnaires d'alors n'étaient pas moins voraces ni corrompus que ceux de notre époque, et l'argent servait à régler toutes sortes de problèmes. En 1694, un certain Feodor Dachkov décide de passer à l'ennemi et part en direction de la Pologne. Arrêté à la frontière, il est enchaîné et réexpédié à Moscou où, pour la somme rondelette de 200 pièces d'or, un clerc officier de justice ordonne sa libération. Trois cents ans plus tard, un avocat m'affirmera que pour 8 000 dollars on peut faire lever une inculpation, et qu'à ce prix, tout sera fait dans les règles, avec documents et tampons officiels.

La corruption et le détournement de fonds publics se développent en haut de l'échelle sociale alors que vols et brigandages se multiplient en bas. La dégradation générale convainc Pierre le Grand de réformer la police de la ville. Saint-Pétersbourg, alors, fait partie de la province d'Ingermanland et est administrée par le duc Menchikov qui détient les pouvoirs de police. Le duc fait proclamer partout sur son territoire que « *La garde doit être présente dans*

*la ville et sur les îles, aux murs et sur les tours, nuit et jour et sans interruption, pour veiller à ce que ne se produisent ni infractions ni brigandages et à ce que cessent beuveries et tabagies. »*

Pétersbourg a été construite selon un schéma rationnel, à l'euro-péenne : la plupart des habitants sont supposés vivre dans un espace précis et réduit. Mais la majorité des citoyens étant constituée de gens de peu, des couches de la population potentiellement criminogènes, la ville a besoin d'une police forte, énergique et bien disciplinée, comme il n'y en a jamais eu en Russie... Autrefois les communes, les municipalités se défendaient elles-mêmes. Par la suite, les ducs ont confié à toutes sortes d'administrateurs des pouvoirs de police, de justice et de recouvrement des taxes. Mais ces officiers du gouvernement étaient dans l'incapacité de protéger marchands et voyageurs des voleurs et brigands de grands chemins.

Au début du règne de Pierre I<sup>er</sup> le Grand, la criminalité est en pleine expansion, incontrôlée, et l'équivalent des « routiers », les bandits de grand chemin de la France du Moyen-Âge, menacent les routes commerciales. Ainsi, en 1710, la bande de Starchenko regroupe une soixantaine d'hommes qui attaquent les monastères et les villages, volent les chevaux et tuent sans pitié, allant même jusqu'à jeter les villageois dans les poêles, comme du petit bois... La plupart des bandits sont des déserteurs, des soudards licenciés, qui de par leur formation sont capables de monter des attaques coordonnées. En 1719, plusieurs groupes de ce calibre écument les alentours de Saint-Pétersbourg. Ils réunissent à chaque fois des centaines de brigands. Leurs chevaux sont de qualité et ils font preuve de tactique, comme on leur a appris. Il ne s'agit plus de simple brigandage, ils sont capables de monter un siège de plusieurs jours, et s'en prendre à une petite ville ne les effraie pas.

En Chine, on maudit quelqu'un en lui disant : « *Puisses-tu vivre dans une époque de grands changements !* » Quand les anciens repères disparaissent et que des transformations se produisent à tous les

échelons d'une société, le futur devient opaque et les destins imprévisibles. Les sources de revenus habituelles se tarissent, alors que de nouvelles, originales, se créent. Chacun improvise sa vie et c'est le temps de l'aventure, souvent forcée. Apparaissent de nouveaux modèles à suivre et des héros inattendus donnent le ton. Après la révolution de 1917, après la *perestroïka* des années 1980, les mêmes phénomènes se reproduiront. En fait, la nature des changements et leur orientation générale ne jouent pas un rôle déterminant. La transformation est l'élément décisif.

Pour contrer cette vague d'anarchie, Pierre le Grand réforme sa police sur le modèle des villes germaniques. À sa tête il nomme un général *polizmeister* qui devra répondre devant le Sénat. Anton Devier, d'origine portugaise, est le premier général *polizmeister* de Saint-Pétersbourg. Pierre lui remet une feuille de route en treize points. La lutte contre le brigandage est la priorité. Les truands et les voleurs qui agissent en plein jour avant de retourner se cacher dans les innombrables bouges et tavernes sont arrêtés, marqués au fer et jetés en prison. Ils sont aussi envoyés en exil, mais sans résultats, car il semble y en avoir toujours autant en ville, sinon plus. Les citoyens doivent alors impérativement se faire domicilier, enregistrer quelque part. Les rondes sont assurées par les agents communaux de la ville et par certains moines. Les communaux recensent les maisons où l'on boit et où l'on joue aux cartes, bref, les lieux de mauvaise vie. Mais quand un tripot ferme, un autre s'ouvre un peu plus loin. Les rues de Saint-Pétersbourg regorgent de types dont l'activité principale est soit le vol, soit la boisson, soit la maraude, à tour de rôle. La situation devient si préoccupante que l'on installe des barrières et des chevaux de frise dans toutes les rues. Les barrières sont baissées à 23 heures et relevées au petit matin. La nuit, seules les têtes connues, militaires ou médecins, peuvent les franchir, et seulement pour affaire importante. Les simples gens ne sont autorisés à passer qu'en cas d'urgence, et pas plus de trois fois dans la même nuit. Dans le cas contraire ils sont

arrêtés et emprisonnés. Le couvre-feu, de nos jours, donne une idée de la sévérité des mesures.

Le 22 février 1711, on crée le Sénat de la ville. Immédiatement, celui-ci recommande de pendre sur place les voyous pris sur le fait. Pour lutter contre la corruption, une inspection des impôts est créée au mois d'août, et un certain Zotov s'autoproclame inspecteur gouvernemental. Mais la vénalité des fonctionnaires fait obstacle à la volonté de réformes. Le degré de corruption et de concussion de l'administration est tel que l'empereur se fend d'un *oukase*, un ordre spécial qui affirme que : « *Celui qui se rend coupable de corruption ou de malversations subira les châtiments corporels, sera privé de citoyenneté, exilé ou condamné à mort.* »

Comme la plupart des réformes de Pierre I<sup>er</sup>, celle de la police est engagée sous le coup d'une impulsion, mais sans plan précis ni préparation. On confie à la police les pleins pouvoirs pour s'immiscer dans la vie des citoyens, mais il lui faut aussi surveiller l'avancement des travaux de la ville, prévenir les incendies ou veiller au respect des normes sanitaires. Toutes choses étrangères à sa nature.

Pour contrôler les masses d'arrivants dirigées vers les chantiers, on instaure un système de carte d'identité et de bons d'alimentation. Mais la police est malgré tout submergée par le nombre et la « personnalité » des nouveaux venus... On essaie de limiter les débordements alcoolisés et l'activité des tripots lors des fêtes orthodoxes, on surveille que telle personne arrivée à telle date chez Untel soit bien repartie comme elle l'avait promis.

L'obstacle principal au bon fonctionnement de la police de Pierre I<sup>er</sup> est l'incompétence et le manque de professionnalisme de ses agents qui, de plus, ne font pas preuve d'exemplarité. Et malgré les sanctions terribles qui menacent criminels et fonctionnaires corrompus, ni la criminalité ni les exactions des officiers civils ne sont endiguées.

Après la mort de Pierre I<sup>er</sup> le Grand, on crée des brigades spéciales

d'intervention pour traquer les bandes de routiers dans les forêts autour de la ville, mais elles ne sortent pas toujours victorieuses des confrontations.

En 1741, l'impératrice Élisabeth accède au trône, ou plutôt, elle est placée sur le trône par la volonté de la garde impériale. Et comme rien n'est gratuit, il lui faut fermer les yeux sur les exactions des militaires qui revendiquent leur impunité. Les historiens parlent de loi de la jungle pour cette période, et comme les militaires sont armés, ce sont eux les rois de la jungle. Ayant contribué à l'accession au trône d'Élisabeth, ils estiment que leur tour est venu de se payer sur la bête. Ils attaquent, volent et tuent en plein jour, et même entrent dans les maisons de riches marchands pour se servir. La propre garde du comte Tchernichev dévalise le palais de celui-ci. Les tenanciers des auberges et relais attenants aux palais des riches nourrissent et donnent à boire gratuitement à tout homme portant l'épée, en échange de quoi ceux-ci les assurent de leur soutien en cas d'incident, c'est-à-dire qu'ils les protègent des exactions d'autres « piliers » d'auberge. Parfois, tout un groupe de soldats, leur service accompli, se constitue en bande organisée. L'enseigne militaire Sabelnikov crée ainsi sa propre base, avec ses *isbas* traditionnelles, ses maisons et ses cachettes de repli, ses dépôts d'armes.

Un fait pittoresque est à relever : alors que la Russie est le théâtre d'exactions sans limites, des milliers d'Européens en quête d'aventures et de profits, encouragés d'ailleurs par les autorités impériales, viennent y tenter leur chance. Et ni les bandits de grands chemins, ni les fonctionnaires corrompus ne peuvent les dissuader dans leur entreprise. Ils viennent car le jeu en vaut la chandelle, tout comme il le vaudra dans les années 1990. Ceux qui ont de la chance deviennent généraux, amiraux ou gouverneurs. Beaucoup resteront dans le pays à tout jamais. Ils se feront dévaliser comme tout le monde, mais pas quand ils arriveront en Russie, non, car à quoi bon dépouiller un crève-la-faim ? C'est sur la route du départ, fortune faite, qu'on les attendra. Certains relais et auberges, à des

endroits stratégiques, fonctionnent comme de véritables usines de mort.

En 1762, c'est au tour de Catherine II d'accéder au trône. Une fois écartée la menace que faisait planer « le masque de fer » russe Ivan VI, assassiné par précaution dans sa prison de Chlisselbourg alors que des conspirateurs qui lui étaient favorables s'introduisaient dans la forteresse, l'impératrice se met à la tâche. Elle change de perspective et, négligeant les mesures répressives, met l'accent sur la prévention, la surveillance et la préservation de la richesse publique et privée. La police va continuer à mener ses enquêtes, mais ce sont dorénavant des officiers de justice qui vont sanctionner les délits, et non plus les policiers comme auparavant. En novembre 1790 est publié un *oukase* relatif aux auberges sises autour des palais. L'*oukase* exige de la police qu'elle veille à ce que tout se déroule dans ces établissements « *conformément à leur fonction* ».

Quant aux couches de la population y ayant établi leurs quartiers, soldats, serfs accompagnant leurs maîtres, femmes de rencontres, ils doivent en être chassés. Jeux de hasards et autres débauches sont aussi prohibés.

On s'inquiète aussi des arnaques et magouilles en tous genres, spécialités pétersbourgeoises qui contrastent avec la criminalité brute et violente de Moscou. Une anecdote : quand en 1767, des députés de toute la Russie arrivent en ville pour participer à un vote à l'assemblée, un certain Korolkov, après avoir falsifié et reproduit l'invitation de la Commission des lois et son ordre du jour, leur revend ce document. Les députés, étonnés d'apprendre qu'il faille acquérir leur ticket d'entrée, passent à la caisse... Korolkov n'avait que 18 ans. Le Sénat en a tenu compte et l'a expédié dans une garnison disciplinaire en Extrême-Orient.

Le XIX<sup>e</sup> siècle s'ouvre avec l'assassinat de Paul I<sup>er</sup>, le fils de l'impératrice Catherine II, figure tragique de notre pays, mal-aimé et condamné par l'Histoire. On le disait capable de raison et



d'intelligence dans les grandes affaires et idiot dans la vie quotidienne.

Son meurtre, d'un point de vue criminalistique, ressemble à un contrat classique, une commande du futur empereur Alexandre I<sup>er</sup> qui s'est allié pour l'occasion au comte Panine. Après le meurtre, peu de gens seront inquiétés, ou alors sans graves conséquences pour eux : les deux meneurs, le duc Zoubov et le comte Pahlen, seront exilés dans leurs seigneuries de Courlande.

Mais un autre fait mérite notre attention : les conspirateurs n'ont pas trouvé de « professionnels » pour exécuter Paul. Tout s'est fait à la hâte et avec beaucoup d'amateurisme. Notons aussi que les conspirateurs étaient au total presque une soixantaine, et que toute la ville semblait être dans le secret, ce qui donna lieu à toutes sortes de théories conspiratives. On a même parlé des Anglais, comme d'habitude. Mais le plus remarquable est que pas moins de quatre, anciens ou futurs, gouverneurs de la ville étaient impliqués dans le meurtre...

La guerre de 1812, contre les armées napoléoniennes, met quelque peu un frein au développement de la criminalité à Saint-Petersbourg et dans l'ensemble du pays. Il y a bien des groupes de partisans qui après avoir chassé l'ennemi maraudent en quête de butin, mais c'est le lot de toutes les guerres de partisans. À Saint-Petersbourg, la situation s'est aussi améliorée. Les bandes habituelles continuent à s'inviter chez les villageois mais, d'une part, elles comptent moins de participants, d'autre part leur amateurisme ainsi que leur goût prononcé pour la boisson les livrent souvent à la police.

Pour un nouvel élan criminel, il faut attendre 1850, quand les bandits commencent à se spécialiser et que des hiérarchies apparaissent. Et ici encore, la transformation de ce qui est en train de devenir un « milieu » est contemporaine à une période de changements politiques et sociaux, de bouleversements à l'échelle nationale initiés par le nouveau tsar. Alexandre II a pris un ensemble de mesures que certains comparent par leur importance aux réformes



de Pierre le Grand, mais dont la mémoire collective lui a peu fait crédit : abolition du servage en 1861, restructuration de l'administration et de l'armée, etc.

À cette époque, le milieu pétersbourgeois se spécialise dans le vol et les escroqueries en tous genres, les meurtres, attaques et autres violences étant moins tolérés par l'opinion publique naissante. Notons que la gente féminine va prendre toute sa place dans cette nouvelle répartition des tâches. En 1852, une commission fera un décompte du nombre de femmes de mœurs légères à 5 381 dans Saint-Pétersbourg. En 1853 sont répertoriés 145 bouges où celles-ci pourraient officier, 2 081 sont d'ailleurs officiellement enregistrées (dans les années 1980 ce nombre sera de 6 000 ; dans les années 1990 il diminuera, mais la prostitution de rue se répandra, on parlera de 50 000 « filles »...).

Restent quelques noms légendaires de cette époque : Sonia-la-Main-d'Or, mariée X fois dans X pays, qui pratique son « métier » avec passion et sait aussi parler aux policiers pour qu'ils lui ouvrent les grilles du poste d'arrondissement. Après un énième sautemouton par-dessus les frontières européennes, elle est envoyée en Sibérie pour trois ans. Là, au bagne, elle séduit son gardien qui l'aide à s'évader. On la reprend et on l'envoie à nouveau en exil, cette fois sur l'île battue par les vents de Sakhaline, où les prisonniers pouvaient profiter d'une relative liberté. L'arrivée de Sonia-la-Main-d'Or coïncide avec plusieurs crimes et délits dont elle est soupçonnée. Finalement elle se met à la colle avec un redoutable récidiviste, tous les deux vendent de la vodka et des bijoux volés. Quand sa fille, dont elle a financé tout ce temps les études en Europe, la renie, elle tente une nouvelle évasion. On la récupère à quelques kilomètres dans la neige. Elle meurt quelques jours après. Tchekhov de passage lui a consacré quelques lignes dans son livre *L'Île de Sakhaline*. Une légende. Tant et si bien qu'il y aura ensuite Main-d'Or numéro 2, et puis la numéro 3, dont les vies tumultueuses, les allers (forcés) et les retours (après évasion) de

Sibérie, suffiraient à remplir quelques livres. Elles ont toutes vécu selon le même schéma « amour-argent-fuite ». Mais à côté de ces virtuoses de haut vol qui ont su se faire épouser par des généraux du tsar ou des banquiers européens, s'agitait toute une galerie de « gagne-petites », les « Chattes ».

La Chatte séduit les hommes dans les hôtels tandis que son acolyte, « le Chat », se tient prêt en embuscade. Quand le piège se referme, le Chat va faire les poches du « pigeon » trop occupé. La méthode a survécu jusqu'à nos jours et s'est même professionnalisée. En 2011, on arrête un certain Youri R. qui dirigeait un groupe d'une douzaine de Chattes. Elles sévissent dans des cabarets tenus par des malfrats qui sont de mèche. Le système de nos jours fonctionne à coups de SMS à la banque et de codes PIN dérobés. Pour la proie, le résultat est le même.

Mais revenons à la période prérévolutionnaire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et à cette nouvelle spécialisation.

Il y a les voleurs aristocrates et les voleurs de rang inférieur. Les « Aristocrates » forment l'élite des pickpockets. Ils utilisent leurs bonnes manières, soignent leur apparence et cultivent leurs ressemblances avec les avocats ou les médecins pour s'approcher des portefeuilles de choix. Néanmoins, lors de la révolution de 1917, ils émigreront presque tous.

Alexander Makarov en 1880 a une solide réputation. Ayant commencé sa carrière à l'âge de 11 ans, il connaît *de visu* tous les policiers. La vodka l'a tué, à 23 ans, et à ses funérailles se sont rendus tous les « Aristocrates » que comptait alors Saint-Pétersbourg. Début des années 1890, Alexander Khomiarov, dit Sacha-l'Officier car il avait un père lieutenant de la garde, fait preuve d'un grand talent d'organisateur. Dans un bouge du centre, tous les matins et après la lecture du journal, il distribue les rôles et les emplacements de la nouvelle journée. Il acquiert ainsi son deuxième surnom : « Sacha-l'Organisateur ». Mais trop de réussite irrite la concurrence : quelqu'un le donne et il est condamné à trois ans de

« correction » et « mise aux arrêts », c'est-à-dire à un séjour dans une forteresse militaire avec travaux forcés, alternative un peu plus douce à l'exil sibérien. Il s'en évade, obnubilé par l'idée de retrouver celui qui l'a donné, mais celui-ci, apparemment, sera plus habile que Sacha que l'on retrouvera au bord d'un canal, la tête fracassée, en 1894.

Il y eut également Grigori Steinlov, qui parvenait à subtiliser montres et bijoux aux passants sur la Perspective Nevski. Il a ensuite émigré à Berlin.

Les Aristocrates ont la cote parmi la population, et ils passent pour être de bons partis auprès d'hypothétiques belles-mères. Ainsi beaucoup de familles respectables de l'époque gardent à leur disposition une chambre-cache dans leurs appartements où les Aristocrates peuvent se replier leur forfait accompli, et où ils peuvent aussi faire connaissance avec la fille de la famille... Avec le temps et la pratique, tout un système de planques de ce genre se met en place à Saint-Pétersbourg.

Les « Schniffer » forment un autre groupe de voleurs à part. Leur spécialité, nettoyer les magasins, la nuit. Ils travaillent en tandem avec les « Podvodshiki », les « sous-marins » qui indiquent les coups à faire.

S'occupent essentiellement des appartements les « Casseurs » ou les « Discrets ». Les premiers s'introduisent en bande dans les maisons, les seconds travaillent seuls ou bien en duo, comme Telejkin et Testov, actifs sur l'île Vassilievski. Telejkin se fait engager comme homme de cour dans les beaux immeubles et fait les repérages, ensuite Testov passe à l'action. Vanya-Petit pois est lui actif dans le quartier de Petrograd : dix appartements en un mois, son record. Il aime la casse et les effets théâtraux, il parsème les lieux de ses méfaits de chats, de chiens et de rats morts.

Krayoushkine fait partie des Discrets. Fils d'un Podvodshiki, il a de qui tenir. Il ne « travaille » que les jours fériés. Il profite de sa formation d'électricien pour s'introduire dans les appartements

BANDITSKY !

soi-disant pour quelques réparations, puis il revient peu de jours après et exerce sa seconde profession : cinquante cambriolages en une année. Il a émigré en Amérique, et de là il a envoyé une lettre au commissaire pour lui demander de ne pas empêcher le départ de sa femme et de sa fille. Elles l'ont rejoint.

Les voleurs de chevaux sont mystérieux, à part. Quand on les attrape, ils sont lynchés sur place par les paysans ou les charretiers. Et peut-être pour cela sont-ils très organisés et extrêmement discrets. Ils établissent les premiers des contacts avec les policiers afin de protéger leurs arrières. Très professionnels, ils se partagent les tâches : une équipe s'empare du ou des chevaux, une autre le maquille et une troisième équipe s'occupe de la revente. Les risques encourus les ont rendus si prudents qu'aucun nom d'un de leurs chefs n'est arrivé jusqu'à nous...

Les « Schuler », sont des joueurs de cartes, ou plutôt des tricheurs professionnels. Ils sont souvent de bonne famille et s'activent dans les tripots et auberges. Les Schuler se font souvent dénoncer et arrêtés, mais eux aussi ont tissé des liens avec les officiers de police sur leur territoire, et puis les arnaqués ne veulent pas faire de scandale et on en reste souvent là.

Mais, si on arrête les voleurs, leur nombre ne faiblit toujours pas. D'après la légende, ils auraient même fondé une académie pour former les nouvelles pousses. L'élève y passait des examens. Il devait dérober un portefeuille, compter l'argent qu'il contenait et puis replacer l'objet où il l'avait pris dans la poche du passant cobaye. Un ancien, sorte de tuteur, observait la manœuvre de loin et appréciait le métier. Les jeunes sont redoutables, rapides et agiles, ils font les poches de spectateurs hypnotisés par les chanteurs de rue. Ceux-ci d'ailleurs sont recrutés pour des opérations d'envergure. Le célèbre Grigori Vassiliev a poursuivi sa carrière jusqu'en 1923. Il revendiquait plus d'un millier de forfaits.

Une des dernières grandes affaires d'avant la Révolution a été l'arrestation de la bande de Schiff. Il s'agissait d'un bijoutier de profession qui avait monté un réseau de Casseurs et de Discrets. Il planifiait les coups, élaborait des plans qu'il transmettait aux exécutants et leur rachetait ensuite la marchandise dérobée, si peu cher d'ailleurs, que quelqu'un a fini par se vexer et l'a donné à la police, pratique courante dans le milieu on le verra plus loin. Quand les policiers ont fait irruption dans la cache de Schiff, ils ont arrêté d'un coup treize voleurs. Aucun n'a protesté ni ne s'est rebellé. À cette époque, cela ne se faisait pas, on avait joué, on avait perdu...

Pour ce qui est de la drogue, elle fait son apparition lors de la Première Guerre mondiale, après que le gouvernement a prohibé la consommation d'alcool. Même la bière a été interdite. La cocaïne et la morphine deviennent des alternatives à l'alcool, d'abord dans de petits cercles bohèmes, ensuite dans des couches plus privilégiées de la population. Ces deux produits sont en vente libre dans les boutiques d'apothicaires, et pour pas cher.

Dans son autobiographie, le chanteur Alexander Vertinski décrit le phénomène : « *Les acteurs portaient dans leur gilet une petite boîte où ils puisaient pour "recharger la batterie" avant chaque entrée en scène. Les actrices mettaient de la coke dans leurs poudriers. Poètes et artistes se transformaient en sniffeurs, et s'endettaient pour cela.* » Vertinski lui-même a succombé aux charmes de la coke, mais il en a réchappé, contrairement à sa sœur.

Le gouvernement réagit. Une ordonnance médicale est dorénavant exigée pour obtenir les produits stupéfiants. En conséquence, les prix montent, entre 2 et 5 roubles le gramme, au lieu des 50 kopecks habituels. Mais la demande ne faiblit pas. En septembre 1915 on arrête A. Rakhmanikov, un noble. Rakhmanikov a monté un réseau de dentistes et de médecins qui rédigent pour lui des ordonnances de complaisance. Il revend ensuite au prix fort les « médicaments ». Il travaille aussi directement avec les

BANDITSKY !

employés d'apothicaires qui ont un accès direct à la marchandise. Une fois arrêté, Rakhmanikov se plaint du traitement qu'on lui inflige et prétend payer de sa propre poche 7 000 roubles par mois aux inspecteurs de police... Lesdits policiers d'ailleurs n'étaient pas à l'abri de l'addiction à la coke ou à l'opium, et leur fournir quelques grammes était un bon moyen de couvrir ses affaires.

## Les révolutions de 1917

### Octobre 1917

Quel que soit le pays ou le continent, les périodes de turbulences sociales et politiques sont toujours propices au développement du crime organisé. Tout ce qui était resté caché, maintenu par la force dans les recoins sombres de la société, remonte à la surface, bon ou mauvais. L'occasion fait le larron, et libre cours est donné aux aventures, aux initiatives individuelles ou collectives. Il en a été ainsi à Saint-Petersbourg à partir de 1917, année révolutionnaire. Et si l'essor du crime organisé qui a accompagné la révolution bolchevique n'a toujours pas ou peu été étudié, je veux dire dans une optique indépendante et sans arrière-pensées idéologiques, c'est pour des motifs bien compréhensibles, on va comprendre pourquoi.

Dès qu'ils tiennent les rênes du pouvoir, les bolcheviques promulguent une amnistie générale avec effet immédiat et tous les prisonniers sont libérés. Sont concernés en premier lieu, leurs camarades socialistes incarcérés sous le régime tsariste, dont certains vieux révolutionnaires qui croupissent depuis vingt ou trente ans en prison et d'autres depuis les journées révolutionnaires de 1905, mais sont aussi relâchés tous les prisonniers de droit-commun ; car, selon la logique idéologique, ils ne sont pas des criminels, mais des frères de classes victimes de l'oppression tsariste, des compagnons de route vers un avenir radieux, le communisme, qui frappe à la porte.



Rappelons que bien avant 1917, criminels et politiques se côtoyaient dans la clandestinité, et parfois même s'épaulaient. Leurs partis étant interdits, les socialistes, les mencheviques, ne pouvaient pas se financer par les moyens légaux sans se démasquer. Ils se constituent leur budget de guerre, de campagne, en grande partie grâce à des délits classiques, vols ou cambriolages. Et ils s'en remettent à ceux dont c'est le métier, en collaborant par exemple avec des contrebandiers sur le marché noir des antiquités. Les meubles volés partent pour l'Europe et au-delà, le bénéfice est partagé.

En prison, se nouent des liens entre deux milieux dont les intérêts se ressemblent : résistance au pouvoir judiciaire et enrichissement personnel d'un côté, lutte pour le pouvoir politique et financement des caisses clandestines de l'autre. La disparition de nombreux dossiers de police lors des troubles de 1917 est révélatrice de la convergence de leurs intérêts. Si les officiers de police judiciaire ne se mêlent pas de politique, ils obtiennent de leurs informateurs des renseignements pittoresques et compromettants sur des figures en vue du mouvement socialiste : un tel est cocaïnomane, tel autre pédéraste, celui-ci fricote avec des bourgeois tandis que ce dernier échange l'argent du recel contre des devises étrangères. Il faut faire le ménage, et vite. Pour cela, la sainte colère populaire (et quelques allumettes bien placées) vont réduire en cendres de nombreux postes de police où disparaîtront dans les flammes purificatrices les noms et surnoms, les fiches et les casiers judiciaires de personnages du monde politique et criminel mêlés...

Le milieu se scinde par la suite : une partie se met au service du nouveau pouvoir bolchevique, alors que l'autre, la plus conséquente, comprend que son heure est venue.

Dans le Saint-Pétersbourg des années 1917-1918, la vie d'un homme ne vaut plus grand-chose. Alors que l'élite criminelle du régime tsariste s'était spécialisée dans des coups nécessitant du

métier et de la préparation, après la Révolution, le brigandage et « l'Autoproclamation » deviennent les « Thèmes »<sup>1</sup> à la mode.

Les « Autoproclamés » se munissent de fausses cartes de tchékistes avant de s'inviter, des fois même accompagnés de vrais tchékistes, dans les logements de familles aisées hostiles aux bolcheviques afin de les dévaliser, ou bien, comme ils le disaient eux-mêmes pour « *exproprier les expropriateurs* »<sup>2</sup>... Le 24 mai 1918 est mis hors d'état de nuire un groupe d'Autoproclamés. À sa tête un ancien de l'armée impériale : le colonel Polougaev-Demianof. La saisie effectuée dans leur refuge en dit long sur l'ampleur de leurs activités : 27 carabines, 94 revolvers et 60 grenades... Dans le milieu on surnomme les personnages comme le colonel les « Anciens ». Pour la plupart, ils pratiquent le cambriolage en vue d'amasser le magot nécessaire à leur émigration et trouver une vie décente en Europe. Certains y sont parvenus, d'autres ont plongé pour toujours dans le monde souterrain du crime.

Ces nouveaux venus, aristocrates et autres déclassés qui perdent leur statut en 1917, enrichissent le milieu criminel. Ils ont des connaissances techniques et scientifiques et, de manière générale, ils sont instruits et ont de la suite dans les idées. Les droit-commun eux aussi ont un bagage, du métier, mais surtout, ils disposent de circuits pour écouler la marchandise et savent se mettre à l'abri des coups de projecteur de la police. Certains experts ont estimé par la suite que le moment de l'alliance entre les droit-commun et les Anciens a marqué la naissance du crime organisé en Russie, en URSS.

1. Le « Thème » est « ce qu'il se fait », « ce qui doit se faire, se pratiquer » à un moment donné dans le milieu.

2. Le Thème de l'Autoproclamé passera à la prospérité et il connut même une seconde jeunesse dans les années 70. Les victimes en furent alors des spéculateurs, des antiquaires, des collectionneurs, bref, tous ceux qui n'iraient pas se plaindre à la police, car incapables d'indiquer la provenance de tels articles volés dans leur appartement d'honnête citoyen.

Mais avant cela, et suite aux troubles sociaux et économiques de cette période, c'est le banditisme de rue qui, au cours de ces années révolutionnaires, se développe sous toutes ses formes.

Ivan Balgaouzen dirigeait le groupe, à la limite du fantastique, des « Ressorts ». Lui et sa bande s'attachaient la nuit des ressorts dans le prolongement des jambes et partaient ainsi, sautillant, effrayer les passants superstitieux qui les appelaient les morts-vivants. En mars 1920, on leur impute des centaines d'affaires. Ivan et sa bande seront fusillés et le tribunal ne tiendra pas compte du lourd passif social de Balgaouzen ni de sa remarquable inventivité.

Beaucoup plus brutal et beaucoup moins fantaisiste que les Ressorts, la bande d'Ivan Belov, dit Vanya-l'Écureuil, un des premiers Autoproclamés : une cinquantaine de types, tous anciens criminels très dangereux, qui s'invitent dans les appartements et tuent sans hésitation à la moindre résistance. Ils dévalisent aussi les églises. La police décide de réagir et Alexander Scalberg, fin limier, recrute un informateur, une taupe, dans le groupe de Belov. C'est ce qu'il prétend du moins, car quand l'informateur lui indique l'adresse où se trouve Belov, Scalberg qui s'y rend tombe dans un piège. Il est attaché, torturé, et mis littéralement en morceaux. L'horreur de sa mise à mort déclenche une véritable guerre dans le plus pur style *western* entre Belov et les tchékistes. Belov disparaît, se planque plusieurs mois, mais sans cesser de donner ses instructions. Les fusillades entre sa bande et les policiers se multiplient. Entre novembre 1920 et février 1921, cinq tchékistes et quatre bandits succombent sous les balles. Sous les coups du sort, et de l'alcool, la bande commence à se défaire. Bodounov, le tchékiste qui dirige l'enquête, se fait passer pour un criminel et passe plusieurs semaines dans les bouges du boulevard Ligovski. Il apprend de la sorte qu'une réunion va bientôt se tenir, et Belov la présidera. Le piège se referme. Mais bien que tous les criminels réunis ce jour-là soient ivres morts, ils n'ont pas oublié de placer un guetteur

à l'entrée. Les échanges de coups de feu font une dizaine de morts parmi les bandits et deux chez les tchékistes. Vanya-l'Écureuil lui-même est tué avec sa compagne. Les survivants seront fusillés dans les jours suivants.

Pratiquant les mêmes manières brutales, Lenka Pantelev<sup>1</sup>, à la différence d'Ivan Belov, a laissé une trace indélébile dans l'imaginaire populaire. Il a accédé à l'Olympe des bandits. Des chansons lui ont été dédiées et son épopée sera portée à l'écran.

Il est né en 1902 dans la région de Novgorod. Après l'école, il devient typographe, prestigieuse profession. Il aurait sans doute continué sa petite vie si les événements de 1917 n'étaient venus redistribuer les cartes. En 1918 il s'engage dans l'armée Rouge. Il combat courageusement, est démobilisé en 1921 quand se termine la guerre civile. Mais ce n'est plus le même homme, il a pris goût à l'action et à la violence, son nouveau mode de vie. Il s'engage dans la Tcheka et est affecté aux Chemins de fer du Nord-Ouest. Mais quand des bijoux disparaissent dans les appartements des «Nepmen»<sup>2</sup>, ses collègues le suspectent de pratiquer l'Autoproclamation. On le suspecte aussi de consommer de la drogue. La Tcheka le révoque, mais tout porte à croire que ce n'est pas en raison de ses petites entorses à la loi ou de ses manières brutales, mais plutôt en raison de son caractère et de sa langue bien pendue, bref, de son incapacité à travailler en collectif. Il veut être réintégré, on le refoule, il se vexe et... forme sa bande qui enchaîne les cambriolages et s'en prend aux citoyens qui sortent ivres des restaurants, des maisons de jeux. C'est la genèse de la légende de Pantelev.

À l'été 1922, tout s'accéléra. Pantelev et ses hommes dévalisent d'abord le bijoutier Anikeev, et puis le docteur Ichen, ce qui laisse

1. La rumeur prétend qu'il n'aurait jamais quitté la Tcheka, qu'il aurait mené double-jeu. Les péripéties à venir appuieront parfois cette rumeur...

2. Les «Nepmen» constituent la classe, éphémère, des nouveaux riches. La nouvelle politique économique (NEP), avait été pensée par Lénine comme une parenthèse capitaliste pour renflouer le pays après la guerre civile.

à penser qu'il a ses informateurs au sein de la Tcheka. Les victimes étaient trop bien choisies. Comment savait-il que ces deux-là cachaient des objets de valeur ? Suivent les occupants d'une *troïka*<sup>1</sup> sur le champ de Mars, délestés de leurs bijoux et de leurs manteaux de fourrure, puis les époux Nikolaïev dans le club Splendid-Palace. Comme il s'agit à chaque fois de bourgeois très aisés, Panteleev se forge une réputation de Robin des Bois, de redresseur de torts qui sait rester poli avec les dames. Il cultive ce genre et s'habille avec élégance, se moque dans la rue des Nepmen, ces bourgeois vulgaires. Le 4 septembre, jugeant que le moment est venu de changer de chaussures pour un modèle plus en rapport avec son statut, il pénètre avec Gavrikov, Lyssenkov et Reiton dans un magasin de la Perspective Nevski. Un policier le reconnaît, on l'abat. Pas de chance, un groupe de tchékistes n'est pas loin qui se rue dans le magasin. Panteleev et ses acolytes sont capturés vivants. Mais on n'a pas le temps de les présenter au juge car, dans la nuit du 10 au 11 novembre 1922, l'électricité est coupée dans toute la prison et un complice à l'intérieur leur ouvre la cellule. Ils passent par le parloir avant de se glisser sur une échelle et, à quatre tout de même, ils disparaissent dans la rue. Étrange histoire tout de même. Qu'un complice les ait aidés pour sortir de la cellule, cela reste dans la norme, mais des surveillants se tenaient dans tous les couloirs, et ils n'ont pas pu tous s'endormir en même temps...

Après cette évasion, tout Saint-Pétersbourg est à l'écoute. On attend la suite avec impatience. Panteleev lui-même est sur les nerfs, il boit beaucoup et ne se déplace jamais sans deux hommes et deux revolvers chargés dans sa veste. L'ingénieur Studentsov et sa femme en feront les frais, abattus tous les deux quand Panteleev a cru que l'homme sortait un pistolet... Police et Tcheka organisent ensemble une opération d'une envergure rare pour ces temps-là, le suivi de vingt-sept planques possibles ! Un des endroits les plus

1. Voiture tirée par un attelage de trois chevaux.

surveillés est l'appartement d'un cousin de Panteleev. Effectivement, on l'aperçoit qui s'en approche, accompagné de Koryav, mais le cousin a sorti le pot de géraniums sur le balcon, le signal! Ils battent en retraite, courant et tirant, encore raté... Selon un informateur, une réunion de voleurs doit se tenir boulevard Ligovski, et Panteleev ne peut pas ne pas s'y rendre. Les policiers les plus chevronnés organisent le piège. Néanmoins, quelqu'un se rappelle au dernier moment que Koryav fréquentait une fille dans la rue Mozhaïska. À tout hasard, on y envoie le jeune tchékiste Brousko avec deux gardes rouges. Un endroit de plus à surveiller, mais cette fois, ce sera le bon.

Panteleev, qui ne s'est pas rendu à la réunion, arrive dans la rue Mozhaïska avec un de ses hommes. Brousko et les deux gardes rouges leur font face, tout le monde dégaine et tire en même temps, le jeune tchékiste se défend très bien et abat Panteleev.

En ville, on ne croit pas à cette version, on prétend que les tchékistes ont aidé leur ancien collègue Panteleev, qu'ils l'ont exfiltré, qu'on veut rassurer la population à bon compte, et encore toutes sortes de rumeurs où interviennent la police, les bandes, et même des services étrangers. Il faut exposer la dépouille de Panteleev pour que tous puissent la voir.

Après la liquidation de Panteleev, la criminalité dans la ville marque le pas. Bien sûr les cambriolages, les meurtres et les règlements de comptes continuent, mais ce n'est plus tout à fait ça, les temps changent, et les Thèmes à suivre changent avec. La violence passe de mode, mais les arnaques en tous genres fleurissent dans le sillage de la NEP. Un certain Lebedev profite, en 1923, du goût prononcé des Nepmen pour les bijoux et autres brillants et produit des contrefaçons que les membres de sa bande proposent dans la rue à très bas prix. Ils exigent une avance pendant que le « client » se rend dans une bijouterie pour faire expertiser la chose.

Quand il en sort, informé que le bijou est une contrefaçon de très bonne qualité, les arnaqueurs sont loin. Le groupe de Lebedev comptait une cinquantaine de figures, mais dès l'été 1923, la police et la Tcheka en viennent à bout.

Il y aura aussi les « Banlieusards » de Litov-Nikolaïev qui étaient associés au fameux « le Long ». L'un et l'autre, de la vieille école, ratisent les entrepôts des grands magasins répartis autour de Saint-Pétersbourg. D'autres se mettent en tête de vider les caisses de l'État qui se remplissent régulièrement pour cause de NEP. Des groupes se créent, spécialisés dans l'ouverture de coffres. Entre juillet et août 1923, la bande de Krause et Sebastianov visite plusieurs dizaines d'établissements publics soudainement solvables. Leur butin va atteindre 170 000 roubles, somme folle pour l'époque.

La nouvelle garde n'est pas en reste. Alexey Koustov, dit la Poupée en raison de son apparence juvénile, dirige sa bande sur l'île Vassilievski. Son père a été fusillé en 1919 pour vol, ses deux frères et sa sœur sont récidivistes. Koustov, sans famille et livré à lui-même, ne désarme pas et rassemble autour de lui les enfants perdus de son quartier. Avec lui, l'ordre et la discipline règnent : un tel s'occupe des appartements, tel autre des boutiques, pendant qu'un troisième fait les poches des passants. Ce genre de bandes de gamins apparaît aussi dans les quartiers Petrogradski et Ligovski. Ceux-là ont duré et nourri la nouvelle génération de voleurs. Parmi eux, citons Volodka-la-Dent, Sacha-Bouksa, Vanka-Koundra ou Vitka-Bobik.

Quoi qu'il en soit, les années 1920, comparées à la période post-révolutionnaire, manquent de groupes adultes et aguerris. Le pouvoir s'est réorganisé et une sévère répression incite les criminels à adopter des tactiques moins violentes. Parmi les derniers mohicans amateurs de fusillades, citons les trois frères Lopoukhiny, Boris, Paul et Nikolai, actifs en 1924. Ils dévalisent les magasins d'alcool, les artilleries, attaquent les convoyeurs de fonds. Boris et Nikolai sont capturés fin 1925, mais le 6 février 1926, Paul



attaque le fourgon qui emmène ses frères à la prison, il tue le convoyeur et leur rend la liberté. La cavale ne dure que quelques jours. Boris et Nikolai seront fusillés et Paul condamné à dix ans. On n'échappe plus à la police aussi facilement qu'auparavant. En août 1926, le quartier Ligovski est nettoyé de ses bouges et repaires et on fusille tous ceux qui tombent dans les mailles du filet, à la manière bolchevique. L'auberge Bristol, le Saint des Saints des brigands, est prise d'assaut avec l'aide des élèves officiers. Ce ne sont pas des petites opérations ponctuelles, mais des nouvelles techniques de travail de la police qui acquièrent un caractère exemplaire et font ainsi leur entrée dans les manuels d'école des futurs policiers à qui on enseigne comment reprendre en main un quartier.

Si l'on se fie aux gazettes de l'époque des années 1930, la ville est calme et le crime absent de la ville. C'est la ligne idéologique du Parti. Concrètement, le nombre d'affaires criminelles ne diminue pas, mais, les groupes professionnels démantelés et liquidés, les anciens voleurs partis pour l'Europe quand ils le pouvaient, la ville est livrée aux vauriens, aux truands armés de casse-têtes ou de rasoirs. Les policiers épaulés par les jeunes *Komsomols*<sup>1</sup> organisent des patrouilles de jour comme de nuit. Jusqu'à six cents personnes font des rondes au même moment dans la ville. Le viol d'une ouvrière de la fabrique de bottes a fait grand bruit, et l'opinion publique demande des comptes, et suit fiévreusement le procès. On met en doute la capacité du Parti à encadrer la jeunesse, à s'occuper des enfants abandonnés, on se plaint de n'être pas considéré et protégé en tant que travailleur ouvrier socialiste.

Mais l'extrême sévérité (selon nos critères contemporains) des sentences dans les tribunaux n'empêche pas le développement exponentiel de ces violences de rue. En 1937, tous les faits de

1. Union des jeunesses léninistes communistes. Les enfants y entraient entre 15 et 18 ans.

hooliganisme<sup>1</sup> sont requalifiés en crimes contre-révolutionnaires. Désormais, chaque méfait criminel est considéré comme contre-révolutionnaire, chaque effraction trouve son motif politique et criminels et voleurs sont accusés de sabotage et d'activité contre-révolutionnaire au cours de procès publics. Le régime des soviets ne peut accepter que la marche vers le socialisme ne s'accompagne pas automatiquement de la baisse et de la disparition de la criminalité. La dialectique ne le supporte pas. Le citoyen doit être libéré de la peur du criminel, et les bandits sont désormais considérés comme des ennemis du peuple, des espions, des trotskistes... Les chroniques et les journaux spécialisés dans les faits divers sanglants disparaissent. On a cassé le thermomètre.

Le gouvernement resserre l'étreinte autour de la population. De nouvelles mesures sanctionnent des délits jadis bénins, on vote des lois contre « les petits vols et petits méfaits commis dans la chaîne de production ». Des tribunaux populaires se forment et siègent un peu partout. Dans le quartier Dzerjinski un tribunal travaille du matin au soir. Pour un juron lancé au réfectoire, un certain Popov prend un an ferme ; Kuznetsov qui a frappé de sa mallette Sakharov écope de trois ans ferme accompagnés de quatre ans d'interdiction de résidence dans les grandes villes. On ne s'embarrasse pas de paperasserie : aujourd'hui en garde à vue, demain au tribunal et après-demain à la gare. Cela plaît à beaucoup de monde. On trouve que les juges, les procureurs, défendent bien le peuple, qu'enfin on s'intéresse à lui... Et si on a un problème à la boulangerie, on peut toujours raconter que le boulanger écoule du pain en douce par la porte de derrière. Cela marche. Les lettres de ce type se multiplient : « *Dans l'atelier n° 1, on a taillé 10 costumes pour les amis et connaissances du directeur.* » Signature illisible.

Cette nouvelle politique, qui considère dans les faits chaque

1. Mot-valise d'origine anglaise qui désigne toute sortes de comportements agressifs, anti-sociaux, dans l'espace public.

citoyen comme un ennemi potentiel, produit ses effets, et dans les rues de l'avant-guerre, règne un semblant de calme, d'ordre et de sécurité dont parlent encore avec émotion les survivants qui s'en souviennent.

Mais, pour les vrais criminels, tout cela n'est que politique. Eux ne travaillent pas à l'usine, ne déjeunent pas au réfectoire et ne lancent pas de gros mots à tue-tête dans la rue. Néanmoins, ils ont affaire à forte partie, c'est-à-dire à un gouvernement totalitaire qui monopolise l'exercice de la violence. Ils ne sont pas, pour l'instant, en mesure de s'y confronter. Ils se dispersent, se diluent alors dans tout le pays avant de reformer des groupes, des petites bandes structurées sur de nouvelles bases. Commence le temps des « Voleurs-dans-la-Loi ». Mais Moscou, Saint-Pétersbourg et les autres grandes villes leur sont fermées, l'État y maintient la pression et ne laisse aucune marge de manœuvre.

### **Au temps du blocus**

Pendant l'automne et l'hiver 1941, l'inspecteur Timofei Gourchenok, bombarde son supérieur de lettres le suppliant de l'envoyer au front. En retour, celui-ci le menace de le déférer devant le tribunal pour sabotage en période de guerre et refus de remplir ses devoirs professionnels dans le secteur qui lui a été assigné.

Plus qu'une anecdote dans la biographie d'un policier qui choisirait la guerre plutôt que la famine, c'est un résumé de la vie de tous les policiers de Saint-Pétersbourg pendant le blocus, de la vie de ceux qui devaient d'abord servir, et ensuite survivre, c'est-à-dire manger.

Avant la guerre il y avait 13 500 policiers à leur poste dans la ville : 15 % sont mobilisés dès le début des hostilités. Le pourcentage augmente régulièrement, jusqu'à ce qu'en fin de compte on déclare mobilisés pour la guerre, comme des soldats, tous les policiers en

poste. On stoppe ainsi les départs de policiers volontaires pour le front. Mais les deux tiers des fonctionnaires de police étaient déjà partis au combat dans leurs tenues de service, les uniformes faisant défaut, ce qui faisait croire aux Allemands que des sortes de marins étaient venus en renfort de l'arrière.

Pour combler le manque de policiers restants, on engage les femmes et les *Komsomols*, qui sont affectés à des missions de surveillance, de patrouille et de prévention des incendies. Mais quand bien même, on manque de gens et les policiers encore en ville doivent s'acquitter de leur propre travail et de celui de leurs camarades partis au front. La criminalité, évidemment, baisse fortement, mais aux policiers on a confié trop de nouvelles tâches imprévues. Par exemple, quand une bombe frappe un immeuble d'habitation, ils doivent en identifier le type. Ils se transforment aussi en croque-morts, visitent les appartements et rédigent les formulaires de décès, puis envoient les corps à la morgue et, le plus souvent, les chargent eux-mêmes sur les petits traîneaux typiques de cette période sombre. Les délits ne sont plus les mêmes : la propagation de rumeurs, l'agitation antisoviétique et la violation des normes de sécurité sont réprimées. Surtout, le pouvoir redoute rumeurs et agitations, et pour avoir trop parlé, on passe par la case prison.

Quand arrive l'hiver, le froid et la faim, les crimes et délits augmentent en conséquence. S'en rendent coupables de paisibles citoyens poussés au désespoir par la nécessité. À ce nombre s'ajoutent les groupes criminels, renforcés par les déserteurs et les évadés. On manque d'agents de police, l'électricité est souvent coupée, le téléphone fait défaut, et mener une enquête dans ces conditions tient de la gageure. Bien que les policiers soient intégrés statutairement dans l'armée Rouge, leurs portions alimentaires sont inférieures à celles, renforcées pour tenir le coup physiquement, du soldat. La différence est significative. En octobre 1941, un policier a droit par jour à 600 g de pain, 75 g de viande, 50 g de céréales, 70 g de féculents, 20 g de margarine, et 400 g de légumes et pommes

de terre. Mais en décembre la ration de pain descend à 400 g puis à 300 g, avec 50 g pour la viande et ainsi de suite...

La poétesse Vera Inber note dans son journal: « [...] *au refuge, on nous amène des policiers, ils meurent souvent, n'ayant même pas le temps de se réchauffer. Une des nôtres en a ramassé un qui était tombé dans la rue. Il avait des pommes de terre volées dans la poche. Elle lui a acheté du pain avec son coupon du lendemain...* ». Au printemps 1942, la ville est à nouveau approvisionnée, on évacue une partie des policiers vers l'arrière pour qu'ils se rétablissent. À leur place, on fait venir de féroces NKVD<sup>1</sup> d'autres régions de l'URSS.

Les policiers et tribunaux fonctionnent selon les mêmes principes qu'en temps de paix. On arrête et emmène les suspects au poste, on établit le protocole et dans certains cas même ils ont droit à un avocat. Dans les prisons, les intendants font leur devoir comme à l'habitude. Le procureur supervise les procédures. Comme le papier manque, on utilise des cahiers d'écoliers. Les tribunaux ne chôment pas, et les sentences, sauf exception, sont sans appel, contrairement à la pratique en temps de paix. On condamne sur dénonciation, pour une blague malheureuse, pour avoir jeté ses détritrus par la fenêtre, pour n'être pas resté dans son quartier, et pour toutes sortes de choses qui nous paraîtraient aujourd'hui absurdes.

Selon des historiens, le terme de « maraudeur » fit son apparition pendant la guerre de Trente Ans quand le général du *Kaiser* Johann von Merode poussa ses mercenaires à piller les cités conquises. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le mot est employé en Russie pour désigner tous ceux qui profitent du malheur des autres, pour satisfaire leur vénalité ou tout simplement pour leurs besoins.

Les maraudeurs pendant le blocus de la ville dépouillent les morts dans la rue, à la morgue ou au cimetière. Ils leur prennent manteaux et chaussures, et parfois ils prennent tout, sous-vêtements

1. NKVD : ex-tchékistes.

compris. De vrais vautours qui agissent vite et avec méthode. Et si les bottes ou la bague sont soudés à la jambe ou au doigt par le froid, ils peuvent couper le membre et emporter le tout... Encore plus effroyable ces cas où une personne, tombée dans la rue sous le coup de la faim et d'une faiblesse passagère, est déshabillée vivante par les maraudeurs. Restée sans bottes ni manteau, elle n'a aucune chance de survie.

La spéculation et la revente sont assimilées au maraudage par le Conseil militaire de la ville. Les denrées alimentaires sont dérobées et échangées contre des objets de luxe, des habits, dans des points de vente discrets. Sans surprise, la majorité des crimes et délits concernent le secteur de l'alimentation. Les voleurs sévissent dans les marchés, arrachent le sac de provisions du passant. Les pickpockets volent les cartes d'approvisionnement dans les poches. Les bandits dévalisent les stocks et s'en prennent aux carrioles chargées qui ne sont plus tractées par des chevaux mais par des femmes d'âge moyen. Des bagarres éclatent lors de la distribution du pain. On vole les coupons des plus chanceux que soi. Émotion et désespoir dominent les esprits. Les « crimes du pain » sont pris très au sérieux par les policiers, car l'ordre public est menacé. Les charrettes sont escortées, la distribution des livraisons dans les magasins est surveillée. Des guets-apens sont organisés dans les endroits où se produisent les attaques « à la volée ». La police fait aussi la chasse à de plus gros poissons, à tous ceux entre les mains desquels passent de grosses quantités de nourriture et de fournitures destinées au front et à la ville, employés de grandes usines qui détournent une partie de la marchandise vers le marché noir, spéculateurs qui retiennent les produits pour faire monter les prix, et à tous les faussaires plus ou moins liés à l'administration qui rédigent de faux coupons d'alimentation, de fausses autorisations ou dérogations pour l'obtention de denrées, etc.

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : lors du blocus de Saint-Pétersbourg ont été saisies 701 tonnes de denrées, 23 millions de roubles, ainsi que 124 968 kg d'or et d'argent sous toutes les formes.